

Resumée

La légende des Trois Maries, les demi-sœurs nées du *trinubium* de sainte Anne, fut largement diffusée à partir du XIII^e siècle par la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. L'émergence précoce du culte et de l'iconographie des Trois Maries à Paris, à partir du milieu du XIV^e siècle, a été favorisée par la rencontre entre un miracle de guérison, en ordre religieux: les Carmes, en quête de légitimation et une reine de France: Jeanne d'Évreux, dont la descendance fut exclue de la succession au trône. L'iconographie des Trois Maries, dont Jean Venette, auteur carme, raconta l'histoire dans un long récit versifié, est attestée dans les manuscrits et sur d'autres supports. ●

Resumo

A lenda das Três Marias, as meias-irmãs nascidas do trinubium de Santa Ana, foi amplamente difundida a partir do século XIII pela Legenda Áurea de Jacques de Voragine. O surgimento precoce do culto e da iconografia das Três Marias em Paris, a partir de meados do século XIV, foi favorecido pela confluência de um milagre de cura, uma ordem religiosa à procura de legitimação – a Ordem do Carmo – e uma rainha de França – Joana de Évreux – cuja descendência fora excluída da sucessão ao trono. A iconografia das Três Marias, cuja história é narrada por Jean Venette, autor carmelita, num longo relato em verso, aparece em manuscritos e em outros suportes. ●

mots-clés

ICONOGRAPHIE DE MARIE
XIVÈME ET XVÈME SIÈCLE
TROIS MARIES
ORDRE DES CARMES
JOANA DE ÉVREUX

palavras-chave

ICONOGRAFIA MARIANA
SÉCULOS XIV E XV
TRÊS MARIAS
ORDEM DO CARMO
JOANA DE ÉVREUX

DES HISTORIES DE FAMILLE

LA DÉVOTION AUX TROIS MARIES

EN FRANCE DU XIV^e AU XV^e SIÈCLE

TEXTES ET IMAGES¹

CLAUDIA RABEL

Institut de recherche et d'histoire des textes (CNRS)

Paris – Orléans

1. Cette recherche a été une première fois présentée le 12 juillet 2007 au International Medieval Congress à Leeds. Elle prolonge l'enquête, dont elle reprend des éléments, menée avec Hélène Millet: «Dévotion carme et premiers jubilé: la Vierge de miséricorde du Puy-en-Velay (début du XV^e siècle)», actes du colloque *Jubilé, jubilé*, Le Puy-en-Velay, 2005, sous presse.

2. Matthieu 12, 46 et 13, 55; Marc 3, 31-32; Jean 7, 3 et 5.

3. La légende est déjà attestée au IX^e siècle dans les *Historiae sacrae epitome* autrefois attribuées à Haymon de Halberstadt (PL 118, 824). Jacques de Voragine la rappelle à l'occasion de la fête de la Nativité de la Vierge (chap. 127). Beda KLEINSCHMIDT, *Die heilige Anna. Ihre Verehrung in Geschichte, Kunst und Volkstum*, Düsseldorf, Schwann, 1930, en particulier p. 252-262 (légende du *trinubium*).

Jésus avait des frères: les évangélistes le disent à plusieurs reprises². Pour expliquer ces témoignages de l'Écriture sainte, inconciliables avec la virginité de Marie, la légende s'en empara et créa autour du Christ une famille charnelle élargie avec des cousins, à partir du *trinubium* de sainte Anne, la mère apocryphe de la Vierge. Après la mort de Joachim, Anne aurait eu deux autres filles, elles aussi appelées Marie, nées de ses unions avec Cléophas puis Salomé (voir tableau 1). La tradition de ses trois mariages fut largement diffusée à partir du XIII^e siècle par la *Légende dorée* de Jacques de Voragine³. De ce fait, le Christ apparaît à la fin du Moyen âge issu d'un lignage matrilineaire. Sur le modèle de l'ancien arbre de Jessé, dominé par les hommes, les artistes créent l'arbre de la parenté de sainte Anne, qui souligne le rôle des femmes dans l'histoire du salut⁴. A cette époque, la crise démographique contribue à revaloriser le mariage et la maternité; c'est dans ce contexte que se développe l'iconographie bien connue de la Sainte Parenté élargie, qui se déploie, surtout à partir de la fin du XV^e siècle, dans des tableaux aux personnages toujours plus nombreux⁵. On sait beaucoup moins que le culte des Trois Maries, filles de sainte Anne, se développa dès avant le milieu du XIV^e siècle à Paris, favorisé par la rencontre entre un miracle de guérison, un ordre religieux en quête de légitimation et une reine de France dont la descendance fut exclue de la succession au trône.



nobile collegi
um. sanctarū
sororum trū.
cuius nomen est maria.

4. Un des premiers exemples est peint dans un manuscrit allemand de 1417: Heidelberg, Universitätsbibliothek, Cod. Pal. Lat. 411, f. 36v (Amberg ou Heidelberg?), *Bibliotheca Palatina*, cat. exp. éd. Elmar MITTLER, Heidelberg, Braus, 1986, vol. 1, p. 190-191 (n.° E 1.2), vol.2, p.139 (fig. coul.).

5. Sur la Sainte Parenté: Martin LECHNER, «Sippe, Heilige», dans *Lexikon der christlichen Ikonographie*, dir. Engelbert KIRSCHBAUM et Wolfgang BRAUNFELS, vol. 4, Rome, Fribourg, Bâle, Vienne, Herder, 1972, col. 163-168; pour une mise au point récente: Pamela SHEINGORN, «Appropriating the Holy Kinship. Gender and Family History», dans *Interpreting Cultural Symbols. Saint Anne in Late Medieval Society*, éd. Kathleen ASHLEY et Pamela SHEINGORN, Athens, Londres, The University of Georgia Press, 1990, p. 169-198.

6. Stockholm, Musée national, B 1211, f. 207v, livre d'heures sans doute enluminé à Paris; Carl NORDENFALK, *Bokmålningar fran medeltid och renässans i Nationalmusei samlingar*, Stockholm, Rabén & Sjögren, n.° 29 p. 108-109 et pl. XIII. Le culte des Trois Maries est introduit à Chartres à la fin du XIV^e siècle à la suite de la fondation de Charles V, cf. *infra*.

7. Marie, mère de Jacques le Mineur (Marc 15, 40) est traditionnellement identifiée à Marie Cléophas, sœur de la Vierge selon Jean 19, 25. Des sept enfants, seul Joseph le Juste ne fait pas partie des apôtres.

8. Seul Marc 16,1 nomme explicitement les trois saintes Femmes qui se rendent au Tombeau du Christ: «Maria Magdalene et Maria Iacobi et [Maria] Salome».

9. Victor LEROQUAIS, *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, Paris, s. n., 1934, vol. 1, p. CXI.

La naissance du culte des Trois Maries à Paris

La miniature des Trois Maries avec leurs sept fils, dans un livre d'heures du troisième quart du XV^e siècle à l'usage de Chartres, rappelle l'origine de ce culte⁶ (fig. 1). La Vierge à l'Enfant trône entourée de ses demi-sœurs avec leurs fils: Marie Salomé avec Jean l'évangéliste et Jacques le Majeur, et Marie Jacobé avec Jacques le Mineur, Joseph le Juste, Jude Thaddée et Simon⁷. La miniature précède la prière *O nobile collegium sanctarum sororum trium*, composée par Pierre Bernard, dit de Nantes. De 1328 à 1335 au plus tard celui-ci fut évêque de Saint-Pol-de-Léon en Bretagne. Très malade, il s'était retiré au Sud de Paris, à Chailly (aujourd'hui Chilly-Mazarin) près de Longjumeau où il y avait un prieuré des chanoines du Val-des-Ecoliers. Par cette prière il s'adressa aux saintes Marie Jacobé et Marie Salomé, sans doute après avoir appris les récents miracles opérés sur leur tombeau en Provence, aux Saintes-Maries-de-la-Mer près d'Arles. Les saintes lui apparaissent en son sommeil, le soignent d'onguents et lui promettent la guérison. La miniature du livre d'heures les montre comme des mères d'apôtres et des sœurs de la Vierge, mais les figure simultanément comme deux des Saintes Femmes qui, le dimanche de Pâques, s'étaient rendues en compagnie de Marie-Madeleine au tombeau vide du Christ⁸. Elles sont munies ici de véritables pots de médecine qui rappellent leur pouvoir thaumaturge, tout comme leurs habits blancs semblent rappeler l'événement pascal de la Résurrection, lorsqu'elles furent accueillies par l'ange (ou deux anges) d'un blanc éblouissant. A son réveil, Pierre de Nantes est guéri et accomplit le pèlerinage promis sur leur tombeau. Il compose également un office et fonde trois autels en l'honneur des Trois Maries, dans la cathédrale de Nantes, sa ville d'origine, à Longjumeau, et à Paris au couvent des carmes. Il est possible que sa guérison eût lieu vers 1342, date à laquelle la fête des Trois Maries, le 25 mai, devient fête double dans l'ordre des carmes⁹. En effet, nous connaissons l'histoire de Pierre de Nantes uniquement par Jean Fillons dit de Venette, frère carme au couvent de Paris. Il la raconte à la fin de son *Histoire des Trois Maries*, un long récit en vers achevé en 1357 et écrit à l'instigation d'un ami qui est peut-être Pierre de Nantes lui-même¹⁰.

Cette promotion précoce du culte des Trois Maries s'insère dans la légende de fondation de l'ordre carme, élaborée à Paris à partir des années 1280¹¹. Il fut fondé comme ordre érémitique vers le milieu du XII^e siècle au Mont Carmel en Terre sainte, avant d'être assimilé en Occident aux ordres mendiants, à partir de 1274¹². Souffrant de l'absence d'un illustre fondateur historique, à l'instar des franciscains et des dominicains, les carmes faisaient remonter leurs origines beaucoup plus loin, jusqu'au prophète Elie de l'Ancien Testament. L'ordre, en la personne de saints ermites vivant au Mont Carmel, y aurait existé sans interruption depuis l'époque du prophète. Bien avant la naissance du Christ, ces ermites auraient voué un culte à la Vierge qui allait enfanter le Fils de Dieu. Leur vie au Mont Carmel est enrichie de détails pittoresques, rapportant entre autres que sainte Anne leur rendait visite avec ses filles et ses petits-fils. Les

FIG.1 LES TROIS MARIES ET LEURS ENFANTS. HEURES À L'USAGE DE CHARTRES, PARIS (?), 3^e QUART XV^e S., STOCKHOLM, MUSÉE NATIONAL, B 1211, F. 207V

carmes, qui devaient régulièrement défendre leur droit de s'appeler «Frères de Notre Dame du Mont Carmel», pouvaient donc revendiquer une familiarité toute particulière avec les trois saintes Maries et avec la compagnie des frères apôtres, leurs enfants. Il est possible que la guérison de son ami Pierre de Nantes ait donné l'idée à Jean de Venette de «récupérer» les Trois Maries au profit de son ordre et de son enracinement légendaire en Terre sainte. Pour ce faire, il lui fallut opérer un subtil glissement. En Provence, Marie Jacobé et Marie Salomé étaient liées à Marie-Madeleine, formant avec elle le groupe des Saintes Femmes qui s'étaient rendues au tombeau du Christ. Selon la légende locale, pas antérieure à la fin du XII^e siècle, elles seraient venues de Terre sainte et auraient débarqué en Camargue en accompagnant l'illustre pécheresse repentie, sa sœur Marthe, son frère Lazare et Maximin¹³. De figures secondaires, Jean de Venette fait les protagonistes vedettes, auprès desquelles il remplace Marie-Madeleine par la Vierge, leur demi-sœur: ainsi, les deux Maries au pouvoir thaumaturge pouvaient être associées à la mère du Christ, patronne de l'ordre des carmes, et la nouvelle triade être promue et vénérée comme les filles de sainte Anne. Afin de valoriser les deux sœurs, il affirme pour l'arrivée de leurs corps en Camargue une légende indépendante de celle de Marie-Madeleine, en contradiction avec la tradition provençale. L'auteur de *l'Histoire des Trois Maries* leur crée une histoire propre, d'autant plus prestigieuse qu'elle passe par le siège de saint Pierre. A la recherche de son fils Jean l'évangéliste, Marie Salomé accompagnée de Marie Jacobé, quitte en effet la Terre sainte pour Rome. Ne l'y ayant pas trouvé, elles continuent leur voyage vers le Sud, puis meurent l'une après l'autre à Veroli où elles sont rapidement vénérées comme saintes¹⁴. Leurs reliques sont cédées à un chevalier provençal qui avait sauvé la ville attaquée par des Sarrasins. Il les translate en Camargue et les enterre solennellement dans la crypte de l'église qui deviendra celle des Saintes-Maries-de-la-Mer. L'auteur carme insiste sur le pouvoir des deux sœurs, qui se révèle plus grand que la volonté du prince: Robert d'Anjou, roi de Sicile et comte de Provence, ne put séparer les deux corps miraculeusement fusionnés et dut renoncer à translater l'un d'eux à Marseille.

La promotion des Trois Maries, filles de sainte Anne, réussit car, aux dires de Jean de Venette, Pierre de Nantes leur fonda un bel autel, orné d'un tableau peint, dans la sacristie de l'église parisienne des carmes:

Un bel autel aussi fonda
A Paris, ou revestiaire
Des Carmelistres le fist faire
Et de ses mains le dedya
Ou nom des suers ou se fya ;
Belle peinture et delittable
Mist sur l'autel en une table¹⁵.

La réputation des saintes dut vite se répandre car en 1347, leur fête est solennisée dans le diocèse de Paris et gratifiée d'indulgences, accordées à tous ceux

10. *L'Histoire des Trois Maries* est un long récit de 35 à 40 000 octosyllabes, divisé en deux livres; l'affirmation de l'auteur de l'avoir traduite du latin relève sans doute, au moins en partie, du topos littéraire. Le premier livre raconte l'histoire biblique et apocryphe jusqu'à la mort de la Vierge; le second relate la vie ultérieure de ses deux sœurs jusqu'à leur mort en Italie du Sud, la translation de leurs reliques en Provence, le miracle de Pierre de Nantes et le mécénat de Jeanne d'Evreux. L'œuvre est inédite, mais les passages se référant à l'histoire récente ont été publiés par plusieurs auteurs: Etienne-Michel FAILLON, *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence*, Petit-Montrouge, Aux ateliers catholiques, 1848, t. I, col. 1316 et t. II, col. 945-950; Jean BONNARD, *Les traductions de la Bible en vers français au Moyen Âge*, Paris, Imprimerie nationale, 1884, p. 196-206; Alfred COVILLE, «Jean de Venette, auteur de *L'Histoire des Trois Maries*», dans *Histoire littéraire de la France*, t. 38, Suite du XIV^e siècle, Paris, Imprimerie nationale, 1949, p. 355-404. La mise en prose par Jean Drouyn, datée de 1505 et plusieurs fois éditée au XVI^e siècle, peut être consultée sur le site Gallica de la Bibliothèque nationale de France (<http://gallica.bnf.fr/>).

Il est difficile de suivre les spécialistes selon lesquels l'auteur de *l'Histoire des Trois Maries* aurait eu un homonyme contemporain, carme à Paris et originaire de Venette près de Compiègne comme lui, auquel il faudrait attribuer la chronique latine de 1340 à 1368 (cf. *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*, nouv. éd. dir. Geneviève HASENOHR et Michel ZINK, Paris, Fayard, 1992, p. 290-291 et 1452-1453). Coville, p. 358 identifie l'auteur des *Trois Maries* au Jean de Venette qui fut prieur du couvent de Paris, dès 1339 provincial de France puis provincial de Provence.

11. Rudolf HENDRIKS, «La succession héréditaire (1280-1451)», dans *Elie le prophète*, II, *Au Carmel, dans le judaïsme et l'Islam*, Paris, Desclée de Brouwer, 1956 (*Etudes carmélitaines*, t. 35, 2), p. 34-81.

12. Melchior de SAINTE-MARIE, «Carmel (Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel)», dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, t. 11, Paris, Letouzey et Ané, 1949, col. 1070-1104.

13. Henri LECLERCQ, «Maries-de-la-Mer (Les Saintes-)», dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, t. 10, Paris, Letouzey et Ané, 1931, col. 2119-2128.

14. Jean de Venette se sert ici, à partir de sources qu'il reste à déterminer, de la légende de Marie Salomé, vénérée à Veroli depuis la découverte de ses reliques en 1209; A. COVILLE (cité n. 10), p. 392-395.

15. Paris, Bibl. nat. de France, fr. 1531, f. 221.

16. Paris, Bibl. nat. de France, fr. 1531, f. 222v-223; E.-M. FAILLON (cité n. 10), t. II, n.° 148 col. 949-952.

17. Voir l'étude, non exempte d'erreurs, de Marie-Laure LEMONNIER, «Jeanne d'Evreux, reine de France (1310-1371), bienfaitrice des carmes», dans *Connaissances de l'Eure*, n.° 127, janvier 2003, p. 13-30; n.° 128-129, avril et juillet 2003, p. 65-75.

18. Il en fut de même pour les autres prétendants au trône, petits-fils de rois capétiens par leur mère: Edouard III d'Angleterre et Charles II de Navarre dit le Mauvais; cette décision fut à l'origine de la guerre de Cent ans et du conflit des Valois avec les Evreux-Navarre.

19. Françoise AUTRAND, *Jean de Berry. L'art et le pouvoir*, Paris, Fayard, 2000, p. 69-72.

20. Comme le montre un bois gravé des *Heures à l'usage carme* imprimées à Lyon (?) en 1516: Angers, Bibl. de l'Université catholique, imprimé non coté; bois utilisé plusieurs fois dès le f. 1. Les anciens historiens de Paris ont tous relevé les faveurs accordées par la maison royale au couvent des carmes depuis sa fondation; voir notamment Michel FELIBIEN, *Histoire de la ville de Paris... Justifiée par des preuves authentiques...*, éd. Guy-Alexis LOBINEAU, Paris, Desprez et Desessartz, 1725, t. I, p. 353-358 et t. II, p. 215-228 (preuves).

21. M. FELIBIEN (cité n. 20), t. II, p. 223: chartre de 1361 confirmant les dons faits lors de la dédicace de l'église des carmes en 1354; parmi eux figurait une statue d'argent de la Vierge à l'Enfant, contenant des reliques de son lait et des cheveux du Christ, qui dut ressembler à celle que

qui «festeront, o l'istoire d'elles prescheront, liront ou escouteront attentilment et devotement¹⁶».

Le rôle de Jeanne d'Evreux

Cette nouvelle promotion des saintes est peut-être directement liée à l'entrée en scène de la reine Jeanne d'Evreux qui va devenir la véritable bienfaitrice des carmes parisiens¹⁷. De même, ce n'est sans doute pas un hasard si l'essor de la sainte parenté d'Anne eut lieu en France, au moment même où les descendants par les femmes étaient exclus de la succession au trône. En 1325, en effet, Jeanne d'Evreux, arrière-petite-fille de saint Louis, devint la troisième femme de Charles IV qui espérait enfin obtenir d'elle un fils héritier (voir tableau 2). Mais comme sainte Anne, la reine n'eut que trois filles. A la mort de Charles IV en 1328, Jeanne étant enceinte, le cousin du roi, fils de son oncle paternel, est nommé régent. Lorsqu'elle accouche d'une fille – Blanche, la future duchesse d'Orléans – il monte sur le trône et devient Philippe VI, premier roi Valois. Contrairement à la grand-mère du Christ et des apôtres, le lignage royal féminin fut donc refusé à Jeanne d'Evreux¹⁸. Mais pendant plus de quarante ans, jusqu'à sa mort en 1371, la dernière reine capétienne sera la doyenne, estimée et respectée, de toutes les femmes de caractère qui gravitent à la cour de France au XIV^e siècle, artisane de la paix dans le conflit entre les Valois et les Evreux-Navarre. Ces reines et princesses, souvent devenues veuves jeunes, sont citées en exemple de bon gouvernement aux princes qui se querellent et se combattent¹⁹. Dans ce contexte, Jean de Venette ne dut guère avoir de mal à gagner le soutien de Jeanne d'Evreux pour promouvoir le culte des Trois Maries, «sœurs de noble lignage», modèle de conduite pour des vies exemplaires d'épouses, de mères ou de veuves, et modèle de piété, de sagesse et de bonne entente.

Par son engagement auprès des carmes, Jeanne suit l'exemple de son arrière-grand-père saint Louis et perpétue ainsi la mémoire de la lignée des Capétiens. Car leur couvent parisien peut se vanter d'avoir été fondé par le saint roi lui-même qui, en 1254, rentra de Terre sainte avec six frères du Mont Carmel²⁰. Depuis cette époque, le couvent fut comblé de dons et de faveurs par les rois, reines et princesses. Grâce à Philippe V, les carmes s'installent en 1318 place Maubert, sur la rive gauche près de l'université. Après une première chapelle, une église plus vaste est construite à partir de 1345 environ, largement financée par le don de bijoux et d'argent fait en 1349 par Jeanne d'Evreux. En 1354, elle se rend place Maubert pour assister à la dédicace de la nouvelle église, en compagnie de trois autres reines, ses nièces Blanche de Navarre, veuve de Philippe VI, Jeanne de Boulogne, femme de Jean II le Bon, et Jeanne, reine de Navarre²¹. Ce cortège de femmes n'est pas sans évoquer les visites que sainte Anne et ses filles auraient rendues aux frères ermites du Mont Carmel, telle qu'on le voit sur un des panneaux du grand retable des carmes de Francfort, peint par un maître flamand en 1493²².

L'autel des Trois Maries fondé par Pierre de Nantes se trouvait dans la sacristie détruite lors de la construction de la nouvelle église. Jean de Venette nous apprend que Jeanne d'Evreux le fit transférer à un endroit plus prestigieux, derrière le maître-autel dans le chœur des religieux. Il cite même le nom de l'artiste du nouveau tableau d'autel, un certain Maître Thierry, malheureusement inconnu par ailleurs, auteur de belles peintures des Trois Maries, représentées avec leurs fils et leurs époux:

Dedens le cuer sont leur auteulz.
 Vous ne verrez jamaiz auteulz
 Telz ymages ne telz figures,
 Qu'i sont toutes les pourtraitures.
 N'y a celle ne gette un ris:
 Telles les fist maistre Thierris.
 Et ce fist faire la royne
 Jehenne d'Evreux qui tant fu fine [...]

Derrier le grant autel querez
 Au long du cuer la trouvez
 L'autel moult bel et les peintures
 Des Maries et les figures
 De leur maris et de leurs filx
 Tout y est mis, je vous affis
 Ne verrez maiz plus biaux ymages
 Si bien pourtraiz ne telz visages.
 Tout ce fist faire une grant dame²³.

Jeanne offrit en 1339 à Saint-Denis et qui est aujourd'hui conservée au Louvre.

22. Retable de la chapelle Sainte-Anne, aujourd'hui conservé au Musée historique de Francfort sur le Main; reproduit dans K. ASHLEY et P. SHEINGORN (cité n. 5), «Introduction», fig. 9-24.

23. Paris, Bibl. nat. de France, fr. 1531, ff. 115-115v et 221.

24. Eva Lindquist SANDGREN, *The Book of Hours of Johannete Ravenelle and the Parisian Book Illumination*, Uppsala, Uppsala University Library, 2002, p. 86-87 et fig. 66.

25. Les manuscrits possèdent, en plus de l'illustration frontispice au f. 1, des miniatures de la Crucifixion et de la Dormition de la Vierge (fr. 1531, ff. 73 et 131v; fr. 1532, ff. 79 et 144).

L'iconographie des Trois Maries

Bien que le récit de Jean de Venette ne lui fût pas explicitement dédié, Jeanne d'Evreux dut certainement en recevoir un exemplaire. Mais parmi les manuscrits conservés, les plus anciens datent seulement des années 1380-1395. Ce sont trois copies parisiennes conservées à la Bibliothèque nationale de France qui permettent toutefois d'imaginer un luxueux manuscrit de dédicace, car ils possèdent tous l'espace réservé pour des miniatures non exécutées en tête de très nombreux chapitres. L'unique illustration du français 12468 présente les Trois Maries seules, debout côte à côte (f. 1); en transcrivant les rubriques, le copiste a conservé la mention des «ymages» ou «hystoires» de son modèle²⁴. Dans les manuscrits français 1531 et 1532, l'iconographie de la miniature frontispice diffère elle aussi de la description de l'autel fondé par Jeanne d'Evreux (fig. 2 et 3). La Sainte Parenté s'y organise autour de la figure matriarcale, fondatrice de la lignée; Anne porte sur ses genoux la Vierge avec l'Enfant, ce qui ajoute le thème de sainte Anne trinitaire²⁵. Ces deux



FIG.2 LA SAINTE PARENTÉ, PORTRAIT D'AUTEUR ET DESTINATRICE. JEAN DE VENETTE, *HISTOIRE DES TROIS MARIES*, PARIS, FIN DU XIV^e S. PARIS, BIBL. NAT. DE FRANCE, MS. FR. 1531, F. 1



FIG.3 LA SAINTE PARENTÉ, PORTRAIT D'AUTEUR ET DESTINATAIRES. JEAN DE VENETTE, *HISTOIRE DES TROIS MARIES*, PARIS, FIN DU XIV^e S. PARIS, BIBL. NAT. DE FRANCE, MS. FR. 1532, F. 1

26. Les deux manuscrits appartenaient à Jacques d'Armagnac, duc de Nemours ; après la confiscation de ses biens ils passèrent dans la bibliothèque des Bourbons où leurs armoiries d'origine furent surpeintes. La fondation de la confrérie des Trois Maries au couvent parisien des carmes est mentionnée par Jacques DU BREUL, *Le théâtre des Antiquitez de Paris*, Paris, 1639, p. 431.

exemplaires jumeaux apparaissent étroitement liés au couvent parisien des carmes : par l'inclusion, à la fin, des indulgences déjà mentionnées, avec la précision que leur copie scellée s'y trouve, et par l'ajout d'un portrait d'auteur en tête du livre. Ils se ressemblent encore par la figuration des destinataires, une femme (fr. 1531) et un couple (fr. 1532), en marge du premier feuillet : faisaient-ils partie des laïcs dévots des Trois Maries qui, en 1401, obtiendront de Charles VI l'autorisation de fonder en l'église des carmes une confrérie en l'honneur des saintes sœurs²⁶ ?

L'intérêt porté aux Trois Maries par plusieurs membres de la famille royale est attesté dans la seconde moitié du XIV^e et au début du XV^e siècle. La manifestation la plus éclatante en revient à Charles V. La dévotion du roi a pu être stimulée par celle qu'il voua à la Trinité et dont les saintes sœurs forment, en quelque sorte, un pendant féminin, « auréolées » par leurs fils dont le nombre sept, hautement symbolique, évoque la perfection. En 1367 Charles V se rendit avec la reine Jeanne de Bourbon à



FIG.4 CLERCS CHANTANT L'OFFICE DEVANT L'AUTEL DES TROIS MARIES. GUILLAUME DURAND, *RATIONAL DES DIVINS OFFICES* (TRAD. JEAN GOLEIN), PARIS, 1374. PARIS, BIBL. NAT. DE FRANCE, FR. 437, F. 180

Chartres, pour prier la Vierge de leur accorder la naissance d'un fils. A cette occasion, il fonda dans la cathédrale une chapelle dédiée aux Trois Maries, située sous le jubé, à gauche de l'entrée du chœur. Son autel était orné d'un groupe sculpté des saintes sœurs, et on y transféra la précieuse relique de leur mère, le chef de sainte Anne. Le missel destiné à cette chapelle rappelle la fondation royale et précise qu'un an après, en 1368, le premier fils du roi, le futur Charles VI, est né grâce à l'intercession des Trois Maries²⁷. L'idée de cet acte de dévotion royal pouvait seulement provenir du milieu des carmes parisiens, dont les bons conseils auraient alors été à l'origine de la naissance du dauphin...! Un des intermédiaires a sans doute été Jean Golein, prieur du couvent parisien, confesseur de la reine et, surtout, un des plus prolifiques traducteurs au service de Charles V. En 1372 Golein acheva pour le roi la traduction française du *Rationale divinorum officiorum* de Guillaume Durand. Son influence expliquerait l'image insolite qui illustre le livre 5 dans l'exemplaire de dédicace de cette encyclopédie liturgique (fig. 4). Le livre 5 étant consacré à l'office, la miniature

27. Chartres, Bibl. mun., ms. 591, f. 84v (ms. détruit); Yves DELAPORTE, «Une fondation du roi Charles V. Notes sur le culte de sainte Anne et des Trois-Maries», *La voix de Notre-Dame de Chartres*, 1914, p. 124-129.

28. Paris, Bibl. nat. de France, fr. 437, f. 180 (Paris, 1374). Claudia RABEL, «L'illustration du *Rational des divins offices* de Guillaume Durand», *Guillaume Durand, évêque de Mende* (v. 1230-1296), *canoniste, liturgiste et homme politique*, actes de la Table ronde, Mende, 24-26 mai 1990, éd. Pierre-Marie GY, Paris, CNRS, 1992 (p. 171-181), p. 178.

29. Paris, Bibl. nat. de France, fr. 2813, f. 446v (Paris, vers 1375-1377).

30. Une fondation de messes de 1431 (n.st.) le qualifie de «grant autel des trois Maries»; Aubin-Louis MILLIN, *Antiquités nationales ou Recueil de monumens*, t. IV, Paris, Drouhin, 1792, p. 24.

31. 1,46 m de haut sur 1,93 m de large. Sur cette œuvre, voir l'étude d'H. MILLET et C. RABEL citée n. 1 et dans l'ouvrage toujours fondamental de Paul PERDRIZET, *La Vierge de miséricorde. Étude d'un thème iconographique*, Paris, 1908 (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 101), p. 154-158 et 175-178 n.° 67, pl. XXI, fig. 2.

32. Nos conclusions vont ainsi à l'encontre de celles de Roger GOUNOT, «Observations et hypothèses concernant la Vierge protectrice du Musée du Puy (nov.-déc. 1417 ?) célébrant la fin du grand schisme», dans *Gazette des Beaux-Arts*, 83, février 1974, p. 75-88.

montre des clercs chantant devant un autel. Or cet autel est orné du groupe sculpté des Trois Maries avec leurs enfants, qui évoque certainement «l'autel du roi Charles» fondé dans la cathédrale de Chartres. La Vierge y allaite son Fils, peut-être par allusion à la maternité royale désirée²⁸. Dans son manuscrit des *Grandes Chroniques de France*, Charles V a tenu à inclure, parmi les événements de son règne, une miniature de la procession de baptême de son fils²⁹. L'enfant est porté par sa marraine, Jeanne d'Evreux. Ce choix et cette mise en scène ont été interprétés comme la volonté de souligner la continuité dynastique entre Capétiens et Valois. Ils révèlent peut-être aussi le rôle influent joué par la reine veuve, mécène des carmes et plaidant aux côtés de Golein pour la dévotion envers les filles de sainte Anne.

Dans l'église des carmes de Paris, le «grant autel des trois Maries»³⁰ fondé par Jeanne d'Evreux et décrit par Jean de Venette, devait être inaccessible aux membres de la confrérie fondée en 1401, car il se situait dans le chœur des religieux. Pour les célébrations en l'honneur des saintes sœurs, les confrères devaient donc disposer d'un autre autel dans l'église. Nous en ignorons tout, à l'exception de quelques témoignages artistiques indirects.

La Vierge au manteau du Puy-en-Velay

Le premier de ces témoignages est une grande toile peinte, peut-être la plus ancienne en France, que possède le Musée Crozatier du Puy-en-Velay, en Auvergne³¹ (fig. 5). Il s'agit d'une Vierge de miséricorde du type *Mater omnium*, qui protège sous son manteau la chrétienté entière : le clergé à sa droite, du pape à la moniale, et les laïcs à sa gauche, de l'empereur à la femme du peuple. Cette Vierge au manteau, représentée ici avec son Enfant, est l'unique exemple connu où ce thème est associé à celui des Trois Maries : ce sont Marie Salomé et Marie Jacobé qui tiennent ouvert son manteau derrière lequel apparaissent leurs enfants, exceptionnellement représentés comme adultes. L'iconographie complexe de cette œuvre s'inscrit dans l'histoire religieuse et politique contemporaine. A l'époque du Grand Schisme, de la guerre de Cent Ans et des rivalités grandissantes entre les princes de la maison de France, cette Vierge de miséricorde propose une vision irénique de l'Eglise et invite la famille humaine à suivre l'exemple d'harmonie fraternelle de la famille de Jésus selon la chair. Le vaste manteau inscrit un trait d'union rassurant entre l'Eglise triomphante, la cour céleste des saintes sœurs avec leurs fils, et l'Eglise militante des vivants, priant aux pieds de Marie.

Des éléments historiques, iconographiques et stylistiques indiquent que cette toile était destinée à l'église des carmes du Puy-en-Velay, haut lieu de pèlerinage marial; mais qu'elle a été peinte, dans la première décennie du XV^e siècle, sans doute par un des nombreux artistes actifs à Paris dans la sphère des princes «des fleurs de lis»³². Le lien entre Paris et Le Puy a pu être établi par Nicolas Coq. Ce frère carme avait fait ses études de théologie à Paris et devint vers 1406 le prieur du couvent du Puy. C'était



FIG.5 VIERGE AU MANTEAU, PARIS, VERS 1400-1410, LE PUY-EN-VELAY, MUSÉE CROZATIER

un intellectuel qui avait le profil pour passer commande d'une œuvre aussi réfléchie. Pour la financer, il s'est sans doute adressé au puissant seigneur local, le vicomte de Polignac, Randon-Armand X. A ce bienfaiteur des carmes du Puy il manquait un héritier. Est-ce que Nicolas Coq lui avait raconté comment le roi Charles V eut un fils grâce aux Trois Maries? Le vicomte de Polignac fut-il incité par cet exemple à faire un acte de dévotion semblable envers les saintes sœurs? Cette hypothèse ainsi que des détails vestimentaires permettent de reconnaître le prieur Nicolas Coq et le vicomte de Polignac dans le frère carme et le seigneur en blanc, placés en bonne position et exactement en vis-à-vis sous le manteau de la Vierge³³.

33. Le seigneur en blanc, singularisé par sa représentation de profil, porte une élégante houppelande ornée de découpures alternativement blanches et rouges qui reprennent les couleurs des armoiries des Polignac, fascé: *d'argent et de gueules*.

34. Londres, Brit. Lib., ms. Add. 18850, f. 150v; reprod. dans Eberhard KÖNIG, *The Bedford Hours. The Making of a Medieval Masterpiece*, Londres, The British Library, 2007, p. 108. Lisbonne, Musée Calouste-Gulbenkian, ms. LA 237, f. 258v (dit aussi Heures d'Isabelle de Bretagne, fille de Jeanne de France pour laquelle le manuscrit a été adapté ; Paris 1400. Les arts sous Charles VI, cat. exp. Paris, dir. Elisabeth TABURET-DELAHAYE, Paris, Réunion des musées nationaux, Fayard, 2004, p. 353-354 n.° 220 où le ms. est cité sous la fausse cote de LA 143). Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. 1855, f. 145v ; reprod. dans Hermann J. HERMANN, *Die westeuropäischen Handschriften und Inkunabeln der Gotik und der Renaissance mit Ausnahme der niederländischen Handschriften*, 3. Französische und iberische Handschriften der ersten Hälfte des XV. Jahrhunderts, Leipzig, Hiersemann, 1938 (Beschreibendes Verzeichnis der illuminierten Handschriften in Österreich, VIII. Band : Die illuminierten Handschriften und Inkunabeln der Nationalbibliothek in Wien, Teil 3), p. 173-174, pl. LI. Je cite les manuscrits dans l'ordre chronologique proposé par Patricia STIRNEMANN (avec la collaboration de C. RABEL), « The 'Très Riches Heures' and two artists associated with the Bedford workshop », dans *The Burlington Magazine*, 147, 2005 (August), p. 534-538, en particulier p. 538. Les trois livres d'heures sont sortis de l'atelier du Maître de Bedford qu'on propose d'identifier au peintre Haincelin de Haguenau, attesté au service de Louis de Guyenne (voir en dernier lieu, E. König, op. cit., 2007).

La Vierge au manteau dans des livres d'heures royaux

Non seulement les Trois Maries établissent un lien entre la Vierge du Puy, Paris et la famille royale, mais le thème de la Vierge de miséricorde en constitue un autre. En effet, trois livres d'heures parisiens étroitement apparentés, sans doute tous destinés à la famille royale et confectionnés à une date très proche, contiennent une miniature de la Vierge de miséricorde, sujet pourtant rare dans ce type de livres. Il s'agit des célèbres *Heures du duc de Bedford* à Londres, dont Patricia Stirnemann a montré qu'il faut y reconnaître un manuscrit commencé vers 1414-1415 pour un membre de la famille royale, très probablement le dauphin Louis de Guyenne (fig. 6); des *Heures Lamoignon* de Lisbonne, sans doute enluminées pour Jeanne de France, fille de Charles VI, et d'un manuscrit aujourd'hui à Vienne supposé avoir appartenu à Charles VII³⁴.



FIG.6 VIERGE AU MANTEAU, HEURES DE BEDFORD, PARIS, VERS 1414-1415. LONDRES, BRIT. LIB., MS. ADD. 18850, F. 150V

A cause du format allongé des miniatures, le clergé à gauche et les laïcs à droite se blottissent davantage en profondeur sous le manteau marial que sur la toile peinte. La Vierge, couronnée et sans voile comme au Puy, porte sur son bras droit l'Enfant nu drapé dans un linge, le globe qu'il tient le désigne comme roi céleste. Dans ces trois livres d'heures, elle est tout d'abord la protectrice des laïcs vers lesquels elle se penche en soulevant délicatement un pan de son manteau. Contrairement à la Vierge au manteau du Puy, une référence explicite à la maison royale française existe dans les *Heures de Bedford*. Il est tentant d'identifier au premier plan le roi vêtu du manteau fleurdelisé des souverains de France, à Charles VI; l'empereur à ses côtés est à la fois archétypal et historique: son manteau héraldique *parti d'Empire et de France* permet de reconnaître Charlemagne, ancêtre homonyme prestigieux du roi régnant. Derrière celui-ci s'aligneraient alors la reine Isabeau, leurs trois fils Louis (au col d'hermine), Jean et Charles, suivis de deux princesses. La miniature atteste à une date très précoce la superposition de la Vierge de miséricorde à la Vierge au croissant de lune, sur lequel elle se tient ici debout. Ce dernier thème, à connotation immaculiste, est né de l'identification avec Marie de la Femme de l'Apocalypse, enveloppée du soleil et couronnée d'étoiles³⁵, la lune sous ses pieds, qui est sauvée du Dragon après avoir enfanté un fils. La famille royale se confie ici à la protection d'une Vierge, reine céleste victorieuse qui triomphe de l'Ennemi: une image d'une puissante signification à un moment particulièrement noir de l'histoire du royaume de France. Malgré toutes leurs différences, la Vierge au manteau des *Heures de Bedford* partage avec celle du Puy un air de famille certain. Cette «parenté d'esprit» repose surtout sur un détail troublant: comme sur la toile peinte, l'enlumineur a brisé la symétrie que le sujet impose pour adopter un point de vue décalé qui favorise le «portrait de groupe» des laïcs, davantage montrés de face que le clergé. On peut même se demander si le mouvement ascendant des deux groupes dans la peinture du Puy, qui s'oppose à l'horizontalité stricte du manteau, ne traduit pas un modèle où la Vierge se tenait sur un croissant de lune comme dans les *Heures de Bedford*. Ne pourrait-on imaginer l'existence d'un modèle commun, aujourd'hui perdu? La confrérie des Trois Maries établie à partir de 1401 dans l'église des carmes à Paris n'aurait-elle pas commandé une œuvre qui aurait pu servir de modèle à la toile du Puy et inspirer, un peu plus tard, l'iconographie des livres d'heures royaux? L'écho lointain en est peut-être perceptible dans le seul témoignage matériel conservé de cette confrérie. Il s'agit d'une «paix» de cuivre doré qu'un certain «Jehan le Barbier orfèvre» offrit en 1468; sur la face antérieure, à l'intérieur d'un cadre orfèvré, les saintes sœurs avec leurs enfants se détachent en bas-relief sur un fond bleu émaillé³⁶ (fig. 7). La Vierge Marie porte l'Enfant vêtu d'une tunique assis sur son bras gauche, comme sur la toile du Puy; elle est debout sur un croissant de lune comme dans les *Heures de Bedford*. Comme les saintes sœurs assistant la Vierge de miséricorde, Marie Salomé est voilée d'un tissu léger dont l'extrémité plissée retombe sur son épaule gauche; ce dernier détail, ainsi que la figuration des deux groupes d'enfants – avec Jacques le Majeur en pèlerin – rapprochent le baiser de paix de la miniature des Trois Maries dans le manuscrit français 1532.

35. Seulement dans les Heures Lamoignon de Lisbonne.

36. Paris, Musée national du Moyen Âge – Thermes de Cluny, Cl. 9188 (14 cm de haut sur 12 cm de large). Adrien de LONGPERIER, dans *Journal des savants*, 1874 (septembre), p. 599-600 transcrit la mention figurant au dos de l'objet: «L'an mil CCC LX VIII donna ceste / paix lehan le Barbier orfevre a la / confrarie des trois Maries dont / sa fille tenoit le baston / en ceste esglise des carmes de Paris». Thomas RICHTER, *Paxta-feln und Pacificalia. Studien zu Form, Ikonographie und liturgischem Gebrauch*, Weimar, VDG, 2003, p. 41 et n. 87 ignorait qu'il était toujours conservé; sa figure 19 reproduit une autre «paix» qui peut en être rapprochée stylistiquement.



FIG.7 LES TROIS MARIES ET LEURS ENFANTS.
«PAIX» DE LA CONFRÉRIE DES TROIS MARIES
DANS L'ÉGLISE DES CARMES DE PARIS, 1468.
PARIS, MUSÉE NATIONAL DU MOYEN ÂGE,
THERMES DE CLUNY

La parenté de sainte Anne dans les Heures de Bedford

Les *Heures de Bedford* tiennent leur nom du couple de possesseurs qui l'acquit au plus tôt en 1423. En cette année, Jean, duc de Bedford, régent du royaume de France et d'Angleterre, épouse Anne, fille du duc de Bourgogne Jean sans Peur. Parmi les remaniements du manuscrit, il y eut l'addition de leurs portraits. La miniature qui montre Anne de Bourgogne est une composition particulièrement élaborée, où l'ico-



FIG.8 ANNE DE BOURGOGNE EN PRIÈRE DEVANT SAINTE ANNE TRINITAIRE. HEURES DE BEDFORD, PARIS, VERS 1423, LONDRES, BRIT. LIB., MS. ADD. 18850, F. 257V

nographie de sa sainte patronne a été élargie à celle de toute sa parenté (fig. 8). La duchesse est agenouillée en prière devant une sainte Anne trinitaire, dont les maris sont assis dans des cabinets d'étude superposés qui bordent la miniature à gauche: Joachim, Cléophas et Salomé. On peut suivre l'interprétation de Paul Payan qui identifie l'homme relégué derrière le fauteuil de la duchesse à saint Joseph. L'auteur montre qu'en insistant ainsi sur la lignée maternelle du Christ, l'iconographie affirme la légitimité d'un héritage par les femmes, ce qui justifiait les prétentions anglaises sur le trône du royaume de France³⁷. En bas de page, deux couples encadrent les armoiries et les emblèmes de la duchesse, Marie Jacobé avec Alphée et Marie Salomé avec Zébédée. Leurs enfants occupent les médaillons marginaux des deux pages suivantes où se lit la prière à sainte Anne, aïeule d'une famille nombreuse. Mais malgré ses prières, la jeune épouse du duc de Bedford ne saura suivre son exemple puisqu'elle mourra en 1432 sans descendance, après avoir offert à Noël 1430 son livre d'heures à son neveu, le jeune roi Henri VI.

37. Londres, Brit. Lib., ms. Add. 18850, f. 257v; reprod. dans E. KÖNIG (n. 34), p. 6. Paul PAYAN, Joseph. Une image de la paternité dans l'Occident médiéval, Paris, Aubier, 2006, p. 201-203.

38. *Les vitraux de Haute-Normandie*, Paris, CNRS Editions, Monum, Éditions du patrimoine, 2001 (*Corpus vitrearum. Recensement des vitraux anciens de la France*, 6), Maria CALLIAS BEY, Véronique CHAUSSE, Françoise GATOUILLAT et Michel HEROLD, p. 36, 144; chapelle axiale, verrières des Deux Maries (baie 3) et de la Vierge au manteau (baie 4): p. 147 et 148 fig. 94; «verrière historique» (baie 213): p. 158-159, fig. 103. Un siècle après le mécénat de Jeanne d'Evreux, au couvent parisien des carmes, était-on encore conscient de son rôle dans la promotion du culte des Trois Maries dans la ville normande dont le nom est associé au sien?

Anthroponymie et iconographie témoignent de l'essor du culte de sainte Anne depuis le milieu du XIV^e siècle. Encore absente du tableau d'autel des Trois Maries offert par Jeanne d'Evreux, elle est représentée dans les miniatures frontispices de l'*Histoire des Trois Maries* à la fin du XIV^e siècle. Née en 1404, Anne de Bourgogne est la première des nombreuses princesses françaises du XV^e siècle que leurs parents baptiseront du nom de la mère de la Vierge. Était-ce une manière d'anticiper l'éventuelle absence d'héritier mâle et de pouvoir, dans ce cas, revendiquer la succession au profit de leur fille, en rappelant l'histoire de son homonyme illustre, la mère de la Vierge?

Les verrières de la cathédrale d'Evreux

Après Charles V et Charles VI, leurs successeurs continuent à être associés à la dévotion aux Trois Maries, protectrices des rois Valois, cette fois-ci publiquement, dans des verrières de la cathédrale d'Evreux en Normandie³⁸. L'ambiguïté de l'identité des Trois Maries: filles de sainte Anne ou Saintes Femmes des Evangiles, est résolue dans les quatre lancettes de la «verrière historique», qui se situe du côté nord dans la travée reliant le transept au chœur de la cathédrale (fig. 9). Elle a été offerte par les

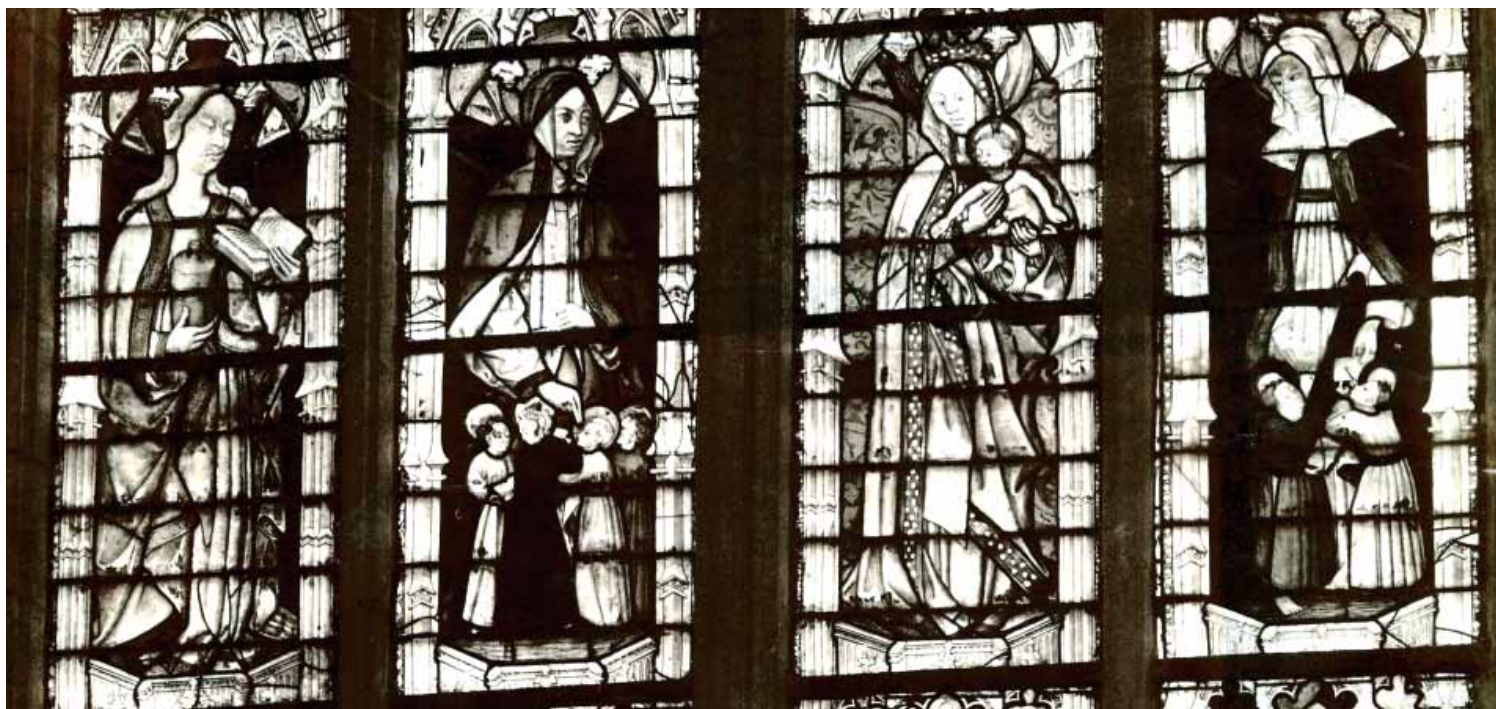


FIG. 9 LES QUATRE MARIES. «VERRIÈRE HISTORIQUE», CATHÉDRALE D'EVREUX, 1450

vainqueurs de la bataille de Formigny en 1450, Pierre de Brêze et Robert de Floques. La verrière commémorait cette victoire, qui marqua la fin de la guerre de Cent Ans, et honorait l'entrée au trésor de la cathédrale des reliques des saintes Marie Jacobé et Marie Salomé. Ces reliques avaient été données en 1449 à l'évêque d'Evreux, Guillaume de Floques, par René Ier duc d'Anjou. Ce prince également comte de Provence vénérât les deux Maries, dont il venait de retrouver les corps, comme il vénérât aussi leur compagne Marie-Madeleine et sainte Marthe, dans le cadre de sa politique menée dans le Midi de la France³⁹. A l'arrivée de leurs reliques à Evreux, les deux Maries sont de nouveau réinterprétées comme demi-sœurs de la Vierge et mères des apôtres. En même temps, les donateurs de la verrière préservent leur identification aux Saintes Femmes au Tombeau, en choisissant Madeleine pour la première des quatre lancettes⁴⁰. En dessous des saintes, les places d'honneur aux pieds de la Vierge et de Marie Salomé, reviennent au pape Nicolas V⁴¹ et au roi de France Charles VII, alors que le dauphin et les deux donateurs sont agenouillés derrière le pontife. Comme un siècle plus tôt après la guérison miraculeuse de Pierre de Nantes, les saintes Maries provençales sont désinvesties de leur rôle de premiers témoins de la Résurrection du Christ, trop proches du mystère insaisissable de Pâques. Suivant une évolution générale de la piété à la fin du Moyen âge, elles sont «descendues sur terre», pour devenir des saintes plus proches des fidèles. Ces derniers invoquaient en elles des mères à la tête de familles modèles, bénies de nombreux fils illustres. Tout laïc en désirait, le roi de France en tête comme les deux donateurs, dont les familles se déployaient dans le registre inférieur de la verrière.

Il en allait de même pour le fils et successeur de Charles VII. Devenu roi, Louis XI voua une dévotion particulière à Notre-Dame d'Evreux. Peu après 1465 il fit magnifiquement rebâtir la chapelle axiale dédiée à la Vierge et la fit orner d'un ensemble de verrières réalisées vers 1467-1469. Parmi elles, nous retrouvons encore une fois les Trois Maries, mais disposées sur deux verrières qui se font face. Au Nord, au sein du vitrail consacré à l'histoire de sainte Anne, une lancette est occupée par ses deuxième et troisième filles accompagnées de leurs fils. L'insistance sur sainte Anne et sa descendance s'explique à un moment où Louis XI, avant la naissance de son fils Charles en 1470, se souciait de sa succession et avait cherché en vain à l'assurer à sa fille aînée Anne. En face, côté Sud, dans une des lancettes du vitrail du «Triomphe de la Vierge», une *Mater omnium* protège sous son manteau un petit groupe d'hommes où Louis XI est «empereur en son royaume», agenouillé directement face au pape Paul II suivi du cardinal Jean Balue, évêque d'Evreux⁴². Ici encore, iconographie et politique, démographie et parenté se trouvent étroitement liées. ●

39. Christian de MERINDOL, *Le roi René et la seconde maison d'Anjou. Emblématique, art et histoire*, Paris, Le Léopard d'or, 1987, p. 99, 131, 202, 207.

40. La même solution a été adoptée dans un livre d'heures parisien enluminé dans l'entourage du Maître de Bedford, où l'ange de la Résurrection apparaît au tombeau vide du Christ à quatre Saintes Femmes: Lisbonne, Musée Calouste-Gulbenkian, LA 141, f. 217v.

41. L'identification du pape à Eugène IV, avancée par le *Les vitraux de Haute-Normandie* (n. 38), semble impossible, ce pape étant mort en 1447, avant les événements conduisant à la réalisation de la verrière.

42. Gary BLUMENSHINE, «Le vitrail du triomphe de la Vierge d'Evreux et Louis XI. Le patronage artistique des Valois dans la Normandie du XV^e siècle», dans *Annales de Normandie*, 40, nos 3-4, 1990, p. 177-214.

Tableau 1: Généalogie des Trois Maries

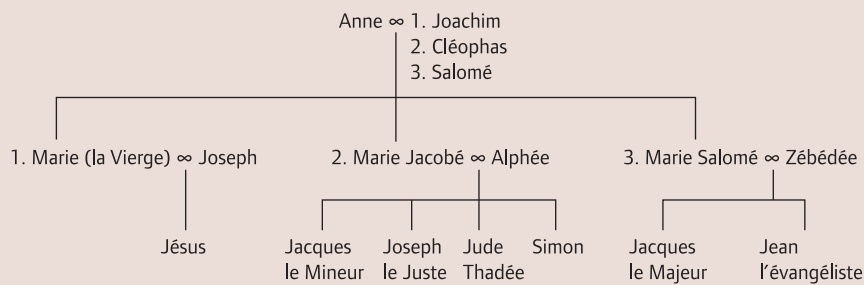


Tableau 2: Généalogie simplifiée des Capétiens et Valois

En gras : principaux personnages mentionnés dans l’histoire du culte des Trois Maries
Rois de France et de Navarre : date de début de règne soulignée

